**Marie-Laurence GIMIE**

3 Rue de Jurio

11120 – ARGELIERS

[marie.laurence.narbonne@gmail.com](mailto:marie.laurence.narbonne@gmail.com)

06 82 10 30 75

Catégorie Adulte sur le thème ***Egalité Homme / Femme***

**DOCTEUR**

Lorsque j’ai obtenu mon diplôme et mon titre de chirurgien-dentiste après avoir soutenu ma thèse de doctorat en fin de sixième année d’études, j’ai supposé tout naturellement que nous, les filles, (je dis « les filles » car nous n’avions que dans les vingt-deux / vingt-trois ans en fin d’études), nous serions considérées par nos patients exactement comme nos camarades garçons.

Consœurs et confrères, tous égaux, tous unis, tous respectés ...

Que nenni !

----------------------------------

Vingt ans plus tard, nous étions deux femmes à exercer dans un cabinet de trois praticiens. Toutes les deux nous entendions régulièrement les patients de notre confrère Vincent lui dire « Bonjour docteur », alors que la plupart du temps les nôtres ne nous saluaient que par un « Bonjour », ou un « Bonjour madame », ou encore un « Bonjour, heu... je vous appelle comment... ? », et cette dernière interrogation arrivait souvent !

Et nous le remarquions, un peu agacées, il faut bien l’avouer, parce que force était de constater que personne ne lui disait à lui : « Bonjour monsieur ». Mais il fallait bien s’en accommoder, comme tant d’autres petites anomalies dans nos vies aux sexes différenciés... et au final ce n’était pas bien grave... nos patients nous étaient fidèles, c’était l’essentiel.

Un samedi matin, nous étions juste deux praticiens à travailler : Vincent et moi. Nous nous consacrions ces jours-là aux chirurgies un peu plus invasives ou délicates, pour que nos patients aient le week-end afin de se remettre de leurs émotions.

Ce matin-là, son assistante vint frapper à ma porte.

« Pourriez-vous venir ? Vincent aimerait votre avis sur une extraction de sagesse en cours. »

J’échangeai un regard avec ma propre assistante, car le ton semblait presque suppliant. Il se passait visiblement quelque chose d’inhabituel. Et ça semblait urgent.

« Oui, ça tombe bien, j’ai fini. Je sors l’ordonnance pour madame et j’arrive dans deux minutes ».

Je fis au mieux, intriguée, même si les deux minutes en devinrent trois ou quatre, le temps de faire mes recommandations à ma patiente, et je finis par toquer à mon tour à la porte du cabinet voisin. La voix de mon confrère résonna, fébrile.

« Oui, oui, entre ! »

Sur le fauteuil de soin, un patient dont les mains croisées blanchissaient aux jointures semblait extrêmement anxieux. Le front de mon confrère brillait sous le scialytique. Il m’invita à m’approcher, se décalant un peu sur le côté.

Masque et gants enfilés, je constatai les dégâts : quel champ de bataille ! Son assistante derrière son masque leva discrètement les yeux au ciel, tandis que Vincent se justifiait en évoquant la fragilité particulière de la dent à extraire qui avait cassé peu à peu malgré ses efforts. Je conclus qu’il avait dû tirer dessus comme un « bourrin », selon l’expression peu élégante, mais il savait que j’étais bien équipée pour la chirurgie, et que j’aimais ça.

Il voulait paraître détaché, mais au son de sa voix, je comprenais qu’il n’avait plus de patience du tout, d’autant que le patient, lui aussi, et c’était légitime, semblait tendu comme un arc !

« Qu’en penses-tu ? J’adresse au stomato ? A moins que tu aies un élévateur pour ce genre de cas ? » me demanda-t-il d’un ton qu’il voulait neutre, mais je percevais la tension de sa voix. En réalité il m’appelait au secours, et il y avait de quoi !

Je ne donnerai pas ici un cours, mais contrairement à ce que l’on croit, en chirurgie la force n’est presque pas nécessaire. Il suffit de dégager les tissus, de choisir les instruments adaptés à une situation particulière, d’en maîtriser leur bon usage, et surtout de ne pas jouer les Monsieur Muscles dès le départ ! Nous étions ici en face d’une cassure mal située, et je sentais bien que la patience de Vincent sur un (im)patient prêt à prendre la fuite était épuisée !

L’homme allongé ne me quittait pas des yeux, son regard perplexe allait de l’un à l’autre, je lisais en ses pensées : « *qu’est-ce qu’elle peut bien faire de plus, celle-là avec son petit gabarit* ? »

Je plongeai mon regard dans le sien et je lui souris, ce qu’il devina à mes yeux soudainement plissés, mais lui n’avait visiblement pas envie de sourire ! D’ailleurs, c’était compliqué la bouche ouverte !

Je me concentrai alors sur la zone opératoire et pris ma voix la plus douce.

« En effet, c’est particulier, monsieur est un cas ! » En énonçant cela, je savais que cela le flattait, qu’il le dirait à son entourage et leur raconterait plus tard la séance, tout comme un ancien combattant enjolive a posteriori une action menée ! C’était un mensonge pour la bonne cause car ainsi je ménageais également l’ego de Vincent... Confraternité oblige !

« Je crois que j’ai ce qu’il faut pour un cas difficile comme celui-là. Vous voulez bien aller me chercher mon élévateur spécial ? » demandai-je à l’assistante.

Une fois l’instrument adéquat en main, je jubilai car en quelques minutes, et tout en douceur, je pus soulever les restes fracturés des racines et les déposer délicatement dans le plateau. Vincent ne put s’empêcher de soupirer, je lui avais rendu un fier service ! Et les jointures du patient se relâchèrent dès qu’il m’eût entendue dire :

« Et voilà ! »

J’étais contente de moi. Mais après tout c’était mon métier, je ressentais juste une satisfaction intime à l’idée que je maîtrisais mieux que Vincent ce pan de notre activité. Et puis l’expérience m’avait appris que travailler sur un matériau humain, ce n’était pas comme bricoler des voitures : la situation parfois pouvait se compliquer pour moi aussi, nul n’étant infaillible, comme nous l’avaient enseigné nos professeurs. Eux aussi, tout compétents soient-ils, s’étaient trouvés une fois ou l’autre en face de vraies difficultés dont ils nous avaient fait part, pour que nous restions humbles dans notre pratique.

J’eus donc le triomphe modeste : juste un coup d’œil complice et amical envers Vincent qui me remerciait en silence en hochant la tête. Je jetai mes gants et mon masque, et m’apprêtai à quitter la pièce.

Je reçus alors de la part de ce patient qui n’était pourtant pas le mien, et dont j’avais bien perçu la défiance, la plus belle reconnaissance qui soit.

A l’instant précis où j’ouvrais la porte, j’entendis :

« Merci docteur ! »